

GARE
AUX
BOBOS !

par *Vincent Dero*

Un extrait de
AMALGAMES

1.

Michael slalomait entre les passants. Il fallait se concentrer sur les changements brusques de direction. Les plus dangereux étaient les enfants : leurs mouvements imprévisibles étaient particulièrement redoutables. La Mariahilferstraße était reconnue pour ses boutiques de mode, ses H&N, Zora et Jack&John, mais aussi pour ses clients qui sortaient le nez en l'air des magasins et n'avaient pas les yeux en face des trous, ce qui se finissait souvent en drame avec des traces de pneus et de la pizza partout.

Aisément reconnaissable à sa veste rose, un autre livreur passa en sens inverse. Michael fit un signe de la main et, en guise de réponse, l'autre cycliste fit retentir sa sonnette. De justesse, Michael évita une dame qui pilotait une poussette comme un Boeing, « Bon dieu » se dit-il ces folles malades qui déboulent sans regarder au milieu de la chaussée. Michael vira brusquement sur la droite, posa son vélo contre un arbre et installa son cadenas. Afin de gagner quelques secondes, il brouilla les quatre chiffres du code deux à deux. Les passants se pressaient sur le trottoir et, à pied, il dut se frayer un chemin parmi eux afin d'atteindre la porte du restaurant *Le burger*.

Michael regarda vers la caisse et aperçut sa serveuse, qui était brune et avait un joli visage. La fille tourna la tête et Michael se détourna car le mystère ça s'entretient tous les jours. Il y avait un autre livreur qui était assis à une table haute et Michael le salua puis le rejoignit ; comme Michael, le salarié-indépendant était vêtu d'une veste rose – mais il possédait, lui, un casque

doré. Michael posa sa boîte à côté de la boîte de l'employé du mois et prit place sur un tabouret. La brune brandit un sac en papier et tous deux se précipitèrent vers elle. « Schneider » lança-t-elle, et l'employé du mois déclara que c'était pour lui. Michael haussa les épaules et la fille grimaça par politesse.

« Österreicher », scanda la fille deux minutes plus tard et Michael hocha la tête. La brune dit « bon appétit », mais Michael répondit qu'il n'avait pas faim. La fille sourit et Michael lui décocha un clin d'œil tout en s'éloignant de la caisse, c'était une technique qu'il avait appris au lycée et ça fonctionnait du tonnerre sauf les jours de deuil. S'aidant d'un tabouret comme appui, il rangea le paquet dans son vaste sac en forme de cube. Il mit ensuite le sac isotherme sur son dos et déverrouilla son smartphone. D'une pression du pouce, il indiqua qu'il avait bien reçu le paquet et reçut aussitôt l'adresse de livraison. Il ne connaissait pas la rue indiquée mais vit que le point de chute était situé à 1,4 km. Dieu merci, se dit-il, ce n'est pas loin, car il en avait plein les jambes et les jambes c'était son outil de travail en vérité.

Michael fit signe à la serveuse, sortit du restaurant et se dirigea vers son vélo. Pendant qu'il déverrouillait son cadenas, son smartphone chargeait l'adresse sur *googlemap*. Michael étudiait la localisation sur l'écran en répétant : « 4, 1, 13 ». 4 pour la rue, 1 pour l'escalier et 13 pour l'appartement.

Michael poursuivit la Mariahilferstraße sur cent mètres puis bifurqua soudain, s'engouffra dans une longue rue calme et prit de la vitesse. Cette partie de Vienne était plutôt accidentée et il était possible de

parcourir de grandes distances sans pédaler. C'était le petit plaisir de Michael ce segment, il aimait s'étirer le dos et les bras mais il fallait faire attention car les contredanses pleuvaient, pas plus tard qu'hier un collègue tout près d'ici et 100 balles c'est douloureux juste parce que tu roules sans les mains. Michael traversa au vert, brûla un stop, évita un bus qui quittait son emplacement réservé, vira dans une rue déserte, traversa une chaussée très encombrée, coupa à travers un parking, roula brièvement à contresens, slaloma entre deux voitures garées en biseau puis déposa son vélo à côté du 4, Schikanedergasse.

Le cadenas installé, Michael enfonça la sonnette de l'appartement « 13 ». Après quelques secondes, un grésillement se fit entendre et Michael poussa la porte cochère. Il entra dans le vestibule et progressa prudemment car il faisait sombre. Ayant anticipé avec succès une demi-marche traître, il appuya sur une petite lumière rouge. La cage d'escalier fut brusquement dévoilée ainsi que l'ascenseur. Michael appela ce dernier puis posa son sac rose d'où il dégagea le paquet contenant les hamburgers. Quand la cabine arriva, il s'y engouffra et pressa le bouton « 2 ». Ce chiffre lui portait chance : ni trop haut, ni trop bas. Au deuxième, la porte n°13 était ouverte sur un homme d'une trentaine d'années. « Hello, c'est *Veliveroo* », lança Michael. Il brandit le paquet, sourit et reçut deux pièces de 50 cents. Il remercia alors l'Autrichien, lui souhaita une bonne soirée et un bon appétit. Au rez-de-chaussée, il récupéra son sac rose et sortit du bâtiment. Dans la rue sombre, Michael prit son portable et indiqua que la livraison était faite. Il souffla, se

déconnecta de l'application, coupa son GPS et rangea son portable dans la poche de sa veste.

Dans vingt minutes, il serait chez lui. Michael enfourcha son vélo et se mit doucement en route : après huit heures de vélo, il ménageait ses jambes. Son cube rose bien en vue, il progressait à allure modérée sur la piste cyclable lorsqu'un cycliste le dépassa à toute vitesse. Quelques mètres plus loin, l'homme ralentit et poursuivit sa route au même rythme que Michael. Trouducul se dit Michael sans colère, par acquis de conscience on dirait. Il se demanda ensuite de quelle couleur était la culotte de la fille du Burger, bleue sans doute se dit-il ça irait bien avec ses yeux clairs.

Michael poussa la porte vitrée et songea qu'il devait absolument remplacer le carreau cassé. Il attacha son vélo dans la cour, descendit l'escalier et laissa tomber sa boîte dans le petit réduit cadenassé qui faisait office de cave. Il ouvrit le sac pour s'assurer que les mauvaises odeurs se dissipent et considéra un moment les restes d'un meuble Ikea que Marie et lui n'avaient finalement jamais monté.

Il grimpa les trois étages, poussa la porte de l'appartement et signala son arrivée. Marie répondit qu'elle était dans la salle de bain. Michael enleva ses chaussures, puis son casque et son bonnet et alla mettre son portefeuille, ses clés et ses lampes sur l'étagère du salon. Marie lui demanda comment s'était passé son *shift*. « Ça a été », résuma-t-il à haute voix, puis il ôta sa veste et soupira. Après qu'il eut enlevé ses chaussettes – la droite, proche du dérailleur, était couverte d'huile –, il alla à la salle de bain et embrassa sa femme qui donnait le bain à ses deux enfants. Aussitôt que la

salle de bain fut libre, Michael se déshabilla et prit place dans la baignoire. Il chérissait particulièrement ce moment de la journée : quel bien-être de se retrouver sous le jet chaud de la douche, quand on vient de passer cinq heures dans le froid !

Michael ne voulait pas d'enfants. Avec leur situation, il trouvait ça irresponsable. Il avait essayé d'en parler à Marie, mais Marie lui avait dit : « Je veux des enfants. Si tu n'en veux pas, tu dois me le dire maintenant. Je ne veux pas perdre de temps avec quelqu'un qui ne veut pas d'enfants. » Michael aimait Marie et il avait répondu qu'il voulait des enfants, mais pas trop. « Combien ? » demanda Marie. « Un », répondit Michael. Ensuite, devant la figure contrariée de Marie, il corrigea : « deux ».

Michael pressa fermement sur le flacon de gel douche, recueillit le gel vert et se l'étala sur le torse. Il se souvenait des paroles de son père, quand il était écolier : « Petit, tu sais, la femme pond. Si le bébé a besoin d'un lit, l'homme construit le lit. Si le bébé a besoin d'un lit plus grand, l'homme construit un lit plus grand. Si la femme dit que le bébé a besoin de dormir en hauteur, l'homme surélève le lit du bébé afin qu'il puisse dormir en hauteur. »

Après sa journée au centre provisoire d'hébergement, Marie avait le temps d'aller chercher les petits à l'école et de leur donner à manger avant le retour de Michael. Elle gardait toujours une assiette pour lui qu'elle plaçait dans le four à micro-ondes. Elle faisait en sorte qu'il n'ait plus qu'à appuyer sur le bouton pour la réchauffer. Michael sortit de la douche, se sécha et enfila des vêtements souples. Il se sentait fantastiquement bien.

Chaque soir, son corps le remerciait pour le grand air et toutes ces calories brûlées. Il avait en tête une musique qu'il avait entendue dans un restaurant. Tout sourire, il alla rejoindre en sifflant Marie qui mettait les enfants au lit.

Michael prit un livre sur l'étagère et s'assit à côté de la plus petite. Daphné sauta aussitôt sur ses genoux et Michael étouffa un gémissement – son genou gauche était particulièrement sensible en ce moment. Mathieu mit un peu d'ordre dans ses peluches puis s'allongea sur le dos et fixa le plafond tandis que Michael commençait son histoire.

Michael aimait ses enfants autant que Marie. Bien sûr, de temps en temps les mêmes l'agaçaient : à l'âge des questions à n'en plus finir, Mathieu était parfois aussi agréable qu'un marteau-piqueur un samedi matin. Mais quand il venait se serrer le soir contre lui, Michael sentait ses pieds se soulever de terre.

Michael reprit le *Voyage de Tigre et d'Ours au Panama* à l'endroit où il l'avait arrêté hier et les petits monstres écoutèrent religieusement leur papa. Daphné avait pour Michael une admiration sans limites. Elle le regardait parfois longtemps avec des yeux brillants et ça faisait comme une fissure à l'intérieur du cœur de Michael. Parfois, il lui venait l'envie d'expliquer qu'il n'était ni le plus fort ni le plus intelligent, mais il se contentait de sourire et de continuer son histoire. Adossée à l'encadrement de la porte, Marie resta un bon moment les yeux fermés. « Il faut dormir maintenant, souffla-t-elle trois pages plus tard. Demain, c'est école. » Mathieu protesta et Michael

haussa les épaules. De bonne volonté, Daphné alla chercher sa peluche et demanda qu'on la borde.

Quand les enfants furent couchés, Marie bâilla puis s'enferma à la cuisine. Michael réchauffa son plat de spaghettis et s'installa à la table du salon. Bon Dieu ce qu'il avait faim, et ce que c'était bon ! Il enfournait ses sucres lents à pleine bouchée et ses orteils se soulevèrent de cinq bons centimètres vers le ciel. De temps en temps, il tapotait sur son smartphone et consultait le site de planification. Un livreur malade avait répondu à son offre et acceptait de lui donner son shift demain. Michael alla sur le site d'échange et poussa sur « accepter ».

Après avoir fini son assiette, Michael rejoignit Marie qui fumait une cigarette. La lumière crue de la cuisine et la fumée agrandissaient ses cernes. Marie demanda si sa nièce Sophie pouvait venir jeudi prochain passer la nuit, comme elle lui avait promis. Michael hocha de la tête, ouvrit la bouche mais ne dit rien. Marie bâilla une fois, puis deux. Elle demanda si Michael se couchait avec elle. Michael répondit qu'il devait digérer. Il arriverait dans une demi-heure. Marie sourit. Elle écrasa sa cigarette, ôta son tee-shirt et son soutien-gorge qu'elle mit au linge sale. Elle termina son verre de rouge puis dit « bonne nuit » d'un air un peu boudeur. Après avoir embrassé son sein gauche, Michael alla chercher une bière au frigo, marcha jusqu'au salon et alluma la télévision.

Quand l'émission fut finie, Michael bâilla puis déposa le cadavre de sa bière à la cuisine. Il ouvrit doucement la porte de la chambre à coucher, se déshabilla et s'installa à côté de Marie. Elle grommela un peu et se

retourna, lui présentant son dos et sa chevelure. Michael rangea les cheveux de Marie pour ne pas les avoir dans les yeux et se serra contre elle. Marie était sa bouée. Sans elle, il aurait coulé il y a longtemps déjà.

2.

Le lendemain matin, Michael trouva le lit vide. Il pianota sur l'écran de son smartphone et la sonnerie prit fin. Il découvrit ce mot à la cuisine : « Mon lièvre, peux-tu ranger le lave-vaisselle ? Daphné a mal aux dents, j'ai pris rendez-vous chez Müller à 18h. Bonne courage, ta Panthererin. » Michael se fit un chocolat chaud et se prépara un bol d'avoine avec du lait. Après avoir petit-déjeuné, il rangea le lave-vaisselle puis s'assit dans le divan. À dix heures trente, il enfila un legging, mit sa veste rose et débrancha son smartphone qui était chargé à 100%. Il remplit sa bouteille d'eau à l'évier et prit une barre énergétique. Il enfila ses mitaines, mit son bonnet puis son casque, chaussa ses baskets, vérifia que son paquet de mouchoirs en papier était bien dans sa poche, prit les deux trousseaux de clés et sortit de l'appartement. Il récupéra sa boîte isotherme à la cave, alla chercher son vélo dans la cour puis se hâta de rejoindre la ligne de départ située à deux kilomètres de là.

Pendant cette demi-heure de préparation, Michael n'était pas payé mais pourtant il avait le sourire. Il faisait beau dehors et le temps était le meilleur allié des livreurs. Un allié ou un adversaire, se dit Michael, car il pouvait faire la différence entre une bonne et une mauvaise journée : « La pluie c'est vraiment atroce,

songea-t-il, quand l'écran du smartphone est mouillé l'application déconne complètement – je dois demander à Arnaud ce qu'il fait dans ces cas-là. »

Un quart d'heure plus tard, Michael posa son vélo contre un banc ; il devait se placer dans un rayon de cent mètres autour du carrefour joignant la Mariahilferstraße et la Webgasse. Il y avait une demi-douzaine de ces zones de départ éparpillées dans Vienne ; située sur la colline de Neubau, celle-ci était la plus proche de son domicile. Michael lança l'*appli* et poussa sur « OK » ; c'était parfait, il était tout juste onze heures. Cinq minutes plus tard, le smartphone de Michael vibra et il se mit en route vers le restaurant indiqué.

Depuis toujours, Michael rêvait du Tour. Petit, il suivait les étapes de la Grande Boucle avec son père. Greg LeMond, Miguel Indurain, Claudio Chiappucci, il les reconnaissait tous aisément rien qu'à leur façon de pédaler. Son père lui avait appris qu'il ne suffisait pas de rouler vite – il fallait aussi se montrer stratège : « Si le Tour est une guerre, les étapes sont des batailles. »

Avec ses sushis et ses makis sur le dos, Michael sentait bien qu'il avait fait un grand pas vers son rêve. Bientôt, les portes de la gloire s'ouvriraient et les lauriers pleuvraient du ciel. Ce seront des portes plus prestigieuses que celles déjà prestigieuses du « Lugeck », un restaurant branché du premier arrondissement. Bien sûr, avant que la foule s'incline sur son passage, il faudrait encore subir les klaxons, les coups de phare et les regards méprisants. Il restait quoi – un an, deux ans à tirer ? Michael avait les épaules pour endurer cela le temps qu'il faudrait. Ce n'était

qu'une étape dans sa destinée, son entraînement personnel pour le Tour. Bientôt, Michael vaincra et aucune soupe au monde ne se renversera plus sur son chemin. Le début de sa carrière internationale était naturellement son élection comme employé du mois chez Veliveroo. Cycliste du mois, de l'année – osons rêver. Bien sûr, le titre était honorifique – Michael n'était pas dupe. Mais le parcours d'un champion se construit sur des victoires comme celles-là. Il s'agissait d'un symbole. Indurain avait d'abord été champion de Villava d'Azoriz, le village de sa mère, avant de remporter cinq fois consécutives le Tour de France.

Michael filait à toute allure sur le trottoir et craignait que ses fans écorchent son nom : « Nízkotučným », c'était toujours difficile pour les Autrichiens à cause du « č », et oublions carrément le « ý » il n'insistait même plus. Il dépassa un grand panneau bleu orné d'une flèche blanche et revint sur la chaussée. D'un geste de la main gauche, il zooma sur la carte du smartphone qu'il tenait dans sa main droite. L'après-midi, les commandes étaient bien moins nombreuses. Fatalement, les trajets étaient plus longs. Cinq à six kilomètres par commande, en ne comptant pas le trajet jusqu'au restaurant. Cela ne dérangeait pas Michael – bien au contraire. « L'endurance, disait son père, c'est comme le bonheur : ça se cultive tous les jours ».

Dix jours auparavant, Michael avait participé à une course locale en Basse-Autriche. Parmi deux cents concurrents, il avait sillonné les vignobles de Blauer Zweigelt, de Grüner Veltliner et de Welschriesling. Bien que son départ ne fût pas mauvais, Michael n'était pas parvenu à sortir du peloton. Il avait réussi à se placer

dans le top 20 mais était déçu de sa performance. Certes, il lui manquait de l'explosivité... Mais Michael savait que son problème était ailleurs : ce qui lui faisait défaut, en vérité, c'était l'égoïsme nécessaire pour dépasser le copain qui t'a fait un trou d'air pendant deux heures. Michael se rappelait toujours sa mère qui lui disait de ne pas profiter de ses semblables. Elle avait de beaux yeux clairs que Michael n'oublierait jamais, ce sera très sûrement son dernier souvenir sur son lit de mort. Il hésitait toujours à donner le coup de pédale qui ferait la différence : en pleine course, il réfléchissait trop et puis le moment passait. Cette fois encore, dépasser son collègue Gabriel lui avait semblé un acte de trahison pure : un acte qui payait mais aussi traître que le baiser de Judas. Il revoyait son père qui, devant la télévision le dimanche après-midi, lui enseignait l'art cycliste de la guerre. Il comprenait maintenant pourquoi son père et sa mère se disputaient si souvent.

Michael pédalait dur dans le cinquième arrondissement. Ça grimpa sec, il était en avance, mais il donnait tout par amour de l'art. À chaque coup de pédale arraché dans l'effort, la foule l'acclamait un peu plus fort. La sueur au front, il regarda par-dessus son épaule. Vingt mètres derrière, son dernier concurrent se traînait à présent comme une Lada sous-motorisée : sur un vélo de course flambant neuf, un trentenaire barbu soufflait à s'en décrocher les poumons. Michael franchit la ligne d'arrivée et posa son vélo contre le porche du Rainergasse 35.

Après avoir livré les sushis, Michael sortit son smartphone et indiqua que le paquet était arrivé à destination. Quelques secondes plus tard, il reçut

l'adresse du restaurant où il irait récolter le paquet suivant. Michael savait que c'était un algorithme qui déterminait les commandes. En gros, l'algorithme envoyait les livreurs vers le restaurant le plus proche. Veliveroo comptait une centaine de restaurants partenaires qui couvraient un vaste choix de cuisines : asiatique, italien, mexicain, fusion, sushis, hamburgers, etc. Michael avait appris à se méfier des pizzas, des soupes et des sushis. Il n'oublierait pas de sitôt son deuxième jour de travail, il y a deux hivers de cela. À cause de l'inclinaison de son sac à dos quand il roulait, une pizza s'était répandue partout et Michael avait découvert le carnage devant le client – un gros bonhomme qui était devenu tout rouge et lui avait fait une scène. Maintenant, Michael utilisait un système sophistiqué de plaques souples en polystyrène qu'il arrangeait en fonction du paquet à livrer. Ces plaques, le sac isotherme et la veste étaient fournis par Veliveroo, tandis que le smartphone, le vélo, les lampes et le cadenas appartenaient à Michael.

Attention, il ne suffisait pas d'être sportif et adroit. Pour briller dans l'art de la livraison, il fallait aussi avoir un excellent sens de l'orientation. Tous pouvaient bien sûr s'en remettre au GPS, mais Michael ne l'utilisait que pour identifier l'une des cinq mille rues de Vienne. C'est lui qui se faisait son propre itinéraire : il y avait les feux, la circulation et le détail des pistes cyclables que l'algorithme de *googlemap* ne prenait pas en compte, naturellement, mais le plus crucial était l'altitude. Vienne était toute en collines et il s'agissait de déterminer le trajet le plus plat. Si tu pars de la vallée de la Vienne, à quoi bon grimper tout en haut de

Neubau si c'est pour redescendre juste après la Burgasse ?

La clé de la réussite était de gérer son effort. Quand tu livres huit heures par jour dont cinq heures sans pauses, tu ne peux pas tout donner sur une seule livraison. Michael avait appris très tôt qu'il ne s'agissait pas d'aller vite mais de s'adapter à chaque situation. Plusieurs fois par jour, il y avait une double livraison, c'est-à-dire que le sac de Michael contenait deux paquets de restaurants différents qui étaient sur le chemin, ça rapportait plus mais il fallait être rapide et astucieux. Bon, les pourboires diminuaient toujours car les clients ne comprenaient pas l'itinéraire que tu empruntais sur leur téléphone puisque tu faisais un détour pour passer au deuxième restaurant, ils te disaient « Vous vous êtes perdus ? » et tu hochais de la tête parce que le temps c'est de l'argent. Michael avait tout Vienne en tête et c'était ça son plus grand atout, d'ailleurs il connaissait chaque feu personnellement car il ne servait à rien de pédaler comme un dératé pour attendre deux minutes plus tard au rouge. C'était comme les courses en quelque sorte, il est inutile de tenter une échappée si c'est pour se faire rattraper plus tard par le peloton, Veliveroo c'est exactement le même principe.

Michael posa son vélo contre la palissade d'un chantier et entra dans *Le Pho*. Comme toujours, plusieurs livreurs attendaient assis sur les quelques sièges qui leur étaient tacitement réservés. L'un d'eux demanda à Michael comment se passait son shift. Michael répondit que ça n'allait pas trop mal pour un vendredi. Dans un allemand très approximatif, le

livreur lui demanda de répéter. Michael lui répondit en anglais. Des étrangers, il y en avait des tas chez Veliveroo – mais ce Français avait l'air sympathique. Son casque trop petit enfoncé sur la tête et ses longs cheveux et sa barbe hirsute lui donnaient l'air d'un ermite qui s'était décidé à sortir de sa caverne pour aller faire un tour à vélo.

Le débat du jour portait sur la nouvelle *appli* mise à l'essai aujourd'hui. Le Français se plaignait que les noms des clients n'étaient plus indiqués. Ce n'est pas pratique, maugréa le livreur, pour identifier les commandes. De plus, la distance de livraison et la vitesse moyenne avaient disparu. Michael avoua qu'il avait essayé hier mais n'était pas parvenu à l'installer.

Bientôt, un Autrichien et un Allemand prirent part à la discussion. À l'évidence, cette nouvelle application n'était pas une réussite. L'Autrichien expliqua qu'au *Burger*, tout à l'heure, un livreur s'était trompé et avait pris son paquet. Sans le savoir, l'autre gars avait livré un hamburger classique au lieu d'un hamburger avec supplément bacon... L'Autrichien avait été contacté par Veliveroo au milieu de sa course. Il avait dû faire demi-tour puis s'excuser devant le client. Résultat, une demi-heure de perdue et aucun pourboire bien entendu.

« Au moins, tu peux te rattraper maintenant », fit l'Allemand en mimant un cycliste qui s'active. Ce natif de Nuremberg raconta que son dérailleur avait un problème et qu'il avait dû emprunter un vélo de réserve. « Cette épave ne devrait pas s'appeler un vélo », s'indigna-t-il en laissant tomber bruyamment son téléphone sur la table.

Le Français ajouta qu'hier son câble de batterie ne marchait pas, qu'il était tombé en rade au beau milieu d'une livraison et qu'il avait dû entrer dans un bar pour savoir où livrer le paquet. « Ils avaient le bon chargeur, mais je suis arrivé 40 minutes en retard. Heureusement, c'était ma dernière livraison. »

Un cinquième livreur poussa la porte du restaurant ; comme tous les sièges étaient pris, il se planta au milieu de la pièce et mit des écouteurs sur ses oreilles.

« Regarde, fit l'Allemand dans sa langue, je parie que celui-là découvre ce que c'est de travailler dur. » Le Bavarois fixait avec agressivité le jeune homme barbu qui était de type arabe.

« Na, wie läuft's bei Veliveroo ? Ist gar nicht so einfach, oder ? »

Le jeune homme haussa les épaules en signe d'incompréhension.

« Der kann natürlich kein Deutsch...

– Lui non plus, il ne parle pas allemand, observa Michael en direction du Français qui réceptionnait son colis.

– Lui, c'est pas pareil, réagit l'Allemand. Ceux-là, c'est tous les mêmes : ils viennent juste sucer notre système social pour tout recracher par-dessus la Méditerranée. »

Un paquet arriva, c'était pour Michael. Il le rangea dans son sac, salua l'Autrichien et sortit du restaurant. Lorsqu'il fut en selle, Michael entendit le coup de feu du juge de course. Le contre-la-montre était lancé. Il accéléra soudain, vira à droite d'un mouvement

brusque mais précis, slaloma entre deux voitures puis disparut dans une rue attenante.

3.

Cet après-midi, le Tour s'était attaqué au Sud-Est de la France, avec des étapes mi-plaine mi-montagne. Il y eut un éprouvant "Annecy – Bourg-en-Bresse", un contre-la-montre le long de la Divonne à Sisteron, deux étapes de montagne, une longue traversée de la vallée du Rhône, un contre-la-montre à Avignon et, enfin, l'ascension du Ventoux.

Sur l'emblématique *Géant de Provence*, Michael menait une pénible échappée : vent de face, dix kilos dans le dos, bon Dieu mais qui sont les types qui commandent six litres de glace à l'autre bout de la ville ? C'était sa dernière livraison et soudain son frein avant explosa. Michael s'immobilisa avec le frein arrière, posa sa bicyclette contre un mur puis son sac à terre et alla chercher les pièces éparpillées sur la route. Depuis qu'il possédait ce vélo d'occasion, ces freins lui causaient des tas d'ennuis. Sa bécane était équipée de freins à disques d'un modèle qui n'était plus utilisé aujourd'hui. Michael n'avait pas les moyens de les changer ou, mieux encore, d'acheter un meilleur vélo. Il récupéra les pièces sur la route (une grande pièce cylindrique à visser et une plaquette de frein peinte en rouge) et les rangea dans une poche de sa veste.

Après cet intermède, Michael poursuivit son offensive avec un seul frein. En soi, ce n'était pas particulièrement dangereux. Le frein arrière était efficace. Il fallait seulement que Michael garde à l'esprit que la manette gauche était débranchée – sans quoi, une sortie de route était vite arrivée.

Michael atteignit le sommet du Ventoux et attacha son vélo à un réverbère. Au premier étage d'un immeuble en mauvais état, une trentenaire désagréable ne lui offrit qu'un soupir d'exaspération. Aussitôt que la garce eut empoché le paquet, la porte se referma et Michael entendit s'armer la serrure. Notre coureur éprouva une âpre mais brève colère. Que pouvait-il faire, sinon relativiser et penser à autre chose ?

Il était quatorze heures. Michael alla chercher son sac au rez-de-chaussée et se déconnecta de l'appli. Sept commandes en trois heures, ce n'était pas si mal. « 25 euros, se dit-il, il n'y a pas de petit profit. » Sur le chemin du retour, Michael vit une publicité pour une radio autrichienne et il songea à Marie. Quand il pensait à elle, il se sentait devenir tout mou à l'intérieur. Que serait-il devenu s'il ne l'avait pas rencontrée ? Après ses échecs à répétition au sortir du lycée, certainement pas grand-chose. C'était Marie qui l'avait pris sous son aile et lui avait trouvé son premier travail de livreur postal. Elle avait mis la main sur un vélo tout terrain et elle était parvenue à l'empêcher de boire le matin. Ensuite, c'était encore elle – il y a deux ans – qui avait repéré les annonces de Veliveroo.

Malgré Mathieu et Daphné, Marie était encore belle et Michael remerciait le ciel. Il savait que sa bonne étoile se donnait de la peine. Était-ce un hasard s'il n'avait jamais eu d'accident ? S'il mettait un casque, c'est uniquement parce que Marie l'y forçait.

Michael n'était pas un grimpeur, il n'aimait pas les étapes de montagne. Ni rouler sous la pluie, ni le froid, ni le mépris des restaurateurs et de certains clients. Quand la journée était difficile, Michael pensait à Marie

et il parvenait à oublier qu'il troquait son amour-propre pour 8 euros par heure. Marie donnait sa vie pour Michael et pour les enfants. C'était son devoir d'homme et de mari de tenir bon.

Avant de rentrer chez lui, Michael passa à la boulangerie. Il posa son vélo contre le mur de la boutique et grimaça. C'était encore le genou gauche. « Si seulement j'avais un masseur personnel, songea Michael, comme ils en ont au Tour. » Michael empocha les petits pains, salua la boulangère et alla déposer son vélo dans la cour de l'immeuble. Après être monté chercher ses outils, il plaça son vélo à la renverse, retira la roue avant puis revissa la pièce cylindrique qui tenait en place la plaquette de frein. Il remplaça la roue et fit quelques tours pour régler la puissance du dispositif. Quand il eut fini, il remonta dans son appartement, enleva sa veste, mangea à la hâte puis se fit un thé. Il profita de la demi-heure qui lui restait pour regarder une vidéo que son ami Arnaud avait postée sur Facebook. La vidéo en question était une publicité pour Veliveroo. On y voyait Arnaud qui pédalait dur et qui livrait un paquet puis Arnaud qui souriait et faisait avec ses doigts le « V » de la victoire. Chaque fois qu'Arnaud regardait la caméra, les mots suivants apparaissaient en grand : « sympa », « délicieux » et « écologique ».

Michael fronça les sourcils. Il repassa plusieurs fois le moment où Arnaud faisait le « V » de la victoire puis tapa « Veliveroo et moi » et « Arnaud Gutmaier » dans Google. Bientôt, Michael avait devant les yeux l'article qu'il cherchait. Publié dans son blog personnel, le texte avait été écrit par Arnaud il y a quatre mois et avait été

consulté par douze personnes. Michael lut à haute voix :

« Bonjour, vous me connaissez certainement. Pas moi. Je suis livreur chez Veliveroo.

« Tout le monde me regarde dans la rue. Vraiment tout. le. monde. Les filles nous observent de loin. Parfois, elles nous jettent de jolis regards. On est musclé, bourré d'électrolytes, on plaît. Quelques jaloux, des hommes bien sûr, nous dévisagent avec mépris. S'ils ont une grosse auto, ils vous dépassent avec fracas, dans un nuage de monoxyde de carbone.

« Certaines clientes sont sexy, parfois en peignoir, et elles vous ouvrent leur porte avec un petit sourire complice. Il y a aussi les petites vieilles dans la rue qui vous regardent avec compassion. Elles vous donneraient un peu d'argent si elles osaient. Enfin, les bobos trentenaires qui *tipent* bien et sourient trop, genre ils sont aussi passés par là.

« On est en bonne santé, même si on finit sur les rotules. On passe tout notre temps au grand air, même s'il est saturé de particules fines. Ça, c'est pour les bons côtés. Les mauvais, c'est nos salaires de misère qui s'évaporent dans les réparations. Les câbles sont mis à rude épreuve. Il faut les remplacer tous les deux mois. Nos vies tiennent à un fil, littéralement. Quand tu es payé au lance-pierre, ça fait mal de devoir rembourser l'élastique. On est à la merci des fractures autant que des factures. Un pneu crevé, une augmentation du loyer, une Mercedes qui démarre sans regarder... tout ça nous fait plonger – et le bitume est rigide en Autriche. Dans la vie, comme l'a dit Einstein, il faut

avancer sinon on perd l'équilibre – il ne croyait pas si bien dire. »

« On est à la merci des fractures autant que des factures », répéta à haute voix Michael en repassant une dernière fois la vidéo où Arnaud figurait en triomphateur à deux roues. Pourquoi diable Arnaud avait-il accepté de faire le pitre dans un spot publicitaire pour Veliveroo ?

Michael soupira. C'est vrai que les réparations coûtaient cher et que la paie était mauvaise, mais c'est vrai aussi que c'était bon pour la santé. Il se rappelait son premier jour, il y a deux ans : le staff et le patron avaient été vraiment gentils. Son patron – enfin, Michael le considérait comme tel – avait un titre compliqué : « director human ressource department ... » non, c'était plutôt « human department director » ou « human managment director ressource » enfin, il ne savait plus. Michael avait vu que tout le monde lui obéissait, alors il lui obéissait aussi. Bien sûr il devait y avoir un patron en chef à Berlin, sans doute, mais ici c'était lui qui commandait alors c'était tout ce qui comptait.

En tout cas, patron ou pas patron il était bien plus sympa que son ancien chef, quand il travaillait comme livreur postal. C'était un vieil homme aigre qui n'avait jamais posé les pieds sur un vélo et qui ne savait pas de quoi il ordonnait. Chez Veliveroo, au moins, il y avait des vélos accrochés partout, des cyclistes qui parlaient de problèmes de dérailleurs et des fois il croisait le patron tout en rose avec une boîte qui pédalait. Il était patron mais il connaissait son travail puisqu'il livrait lui-même, comme Alexandre le Grand qui enfourchait

lui-même son cheval Bucéphale pour poursuivre ce gros taré de Darius. Ou l'entraîneur de Merckx qui faisait lui-même trois tours de piste pour s'assurer que la bécane d'Eddy était bien équilibrée.

Dans le garage de Veliveroo, il y avait plein de fruits. Il y avait aussi des tas de boissons gratuites, des jus de fruits qu'il ne connaissait pas. Michael avait demandé : on pouvait en prendre autant qu'on voulait. Les deux gars qui s'occupaient des réparations étaient sympas, et Michael fumait des joints avec eux parfois, après un shift difficile.

Il y a six mois, les fruits avaient disparu, le garage aussi mais ce n'était rien. Aujourd'hui Michael avait son propre sac isotherme et il était autonome. De toute façon, c'était plus pratique et il perdait moins de temps. Il n'avait besoin de personne, comme le grand Jacques Anquetil qui avait été toute sa vie un solitaire.

Le smartphone de Michael s'agita, il était seize heures. Michael prit sa bouteille d'eau, sa barre énergétique, ses mitaines, son bonnet, son casque et ses deux trousseaux de clés et alla chercher son sac. Quand il enfourcha son vélo, il ignorait qu'il se dirigeait vers l'étape la plus difficile du mois. De l'avis général, ce genre d'étapes faisait incontestablement la différence entre un professionnel et un petit jeune qui pense que livreur c'est rigolo et puis ça paie facile.

4.

Le shift n'avait pas trop mal commencé, mais un livreur expérimenté sait qu'il ne faut pas se fier aux apparences. Laurent Jalabert n'avait pas eu besoin de pluie, en 1994, pour percuter de plein fouet ce grand cornichon de policier à l'arrivée d'Armentières.

Après s'être connecté à l'application, Michael s'était assis sur son banc préféré de la *Mariahilferstraße*. Pendant vingt minutes, il avait regardé les filles. Parfois, il fallait attendre un peu les commandes. En face, un magasin de prêt-à-porter féminin avait installé un écran où apparaissaient des mannequins en petite tenue. Michael regardait défiler les mannequins et cherchait un bon mot d'esprit à lancer à la brune du *Burger*. Situé à cinquante mètres, en effet, le *Burger* était bien souvent le premier restaurant de la soirée.

Après l'attente, tout s'était accéléré rapidement – avant de se détraquer. D'abord, Michael avait dû téléphoner à la moitié des clients pour leur demander leur numéro d'appartement. Heureusement, les petits malins qui décrivaient où il fallait aller dans l'immeuble – pour éviter de dévoiler leur adresse – étaient de plus en plus rares. Comme toujours, ceux-là s'offusquaient qu'on les dérange avant de reconnaître que le livreur ne pouvait pas presser tous les boutons de l'interphone afin que quelqu'un daigne lui ouvrir la porte cochère.

Les étapes dans le Nord avaient été longues et monotones, et que dire de cet épouvantable Maubeuge-Nancy, avec pour unique décor pendant une heure la voie rapide flanquée de la ligne de chemin de fer ? Lorsque Michael était ainsi envoyé en périphérie de

Vienne, il tombait dans une spirale de restaurants miteux qui, non content d'être toujours en retard, l'envoyaient encore plus loin dans des quartiers plus désolés.

Il était mort de faim et n'avait plus les jambes. Quand il voyait un restaurant qu'il aimait il avait l'eau à la bouche mais ce n'était jamais pour lui. Petit rayon de lumière, Michael avait réussi à voler une causerie avec un routier qui attendait le vert. Le Turc doublement papa lui avait témoigné plusieurs fois son admiration de travailler dehors par tous les temps et pour des picaillons.

Débordées par l'affluence, trois pizzerias avaient accusé un retard d'une demi-heure. Michael redoutait ces restaurants : c'était toujours la même chose, les pizaiolos n'arrivent pas à s'organiser, ils oublient les commandes et quand tu leur demandes où ils en sont ils t'insultent en italien.

Comme les plats étaient délivrés bien après l'heure annoncée, les pourboires avaient fondu. Michael était allé une fois au *Burger*, mais il était tellement en retard qu'il n'avait pas pu glisser un mot à la jolie serveuse. De toute façon, que lui aurait-il dit ? Que dans une rue piétonne, un taxi avait manqué de le renverser ? Michael conduisait sportivement, c'est vrai, mais bon sang c'était une zone piétonne ! Accumulant un retard de quarante minutes, notre père de famille avait alors serré dans sa main la pierre qu'il transportait dans sa veste au cas où.

Bien entendu, le genou de Michael s'était réveillé. Un trou de réseau lui avait perdu dix minutes supplémentaires et, une demi-douzaine de connards

plus loin, une jeune femme avait éteint ses lampes pendant qu'il livrait dans un immeuble. Enfin, il y eut cette fuite de soupe chinoise... Cette saloperie de *pho* que Michael dut éponger à grand renfort de mouchoirs en papier sur le trottoir d'une rue bondée du septième arrondissement. C'était vendredi soir et des dizaines de bobos en terrasse avaient posé sur Michael ce regard empreint de pitié et de dédain qui le rendait marteau.

Durant ce shift infernal, Michael n'avait pas pu penser une seconde à Marie. Quand la colère lui venait ainsi, il était comme aveuglé et ne parvenait pas à se rappeler ses petits seins tendres et sucrés comme des biscuits. Quand cette jeune femme s'était excusée d'avoir éteint ses phares, Michael avait soupiré et l'avait fusillé du regard. Elle avait cru bien faire mais c'était la goutte d'eau qui avait fait déborder la piscine.

Bien souvent, après un shift, Michael se rappelait son comportement et s'en étonnait. Cela concernait aussi les collègues : ébloui par la colère, il oubliait complètement qu'ils partageaient le même sort.

C'était réciproque. Il n'était pas rare que Michael s'étonne d'un mot âpre d'un camarade. En début de service, Michael était toujours de bonne humeur et c'était d'autant plus flagrant. Les réponses rugueuses fusaient entre deux discussions légères – elles étaient la preuve que Michael n'était pas le seul à rentrer chez lui certains soirs d'une humeur à caillasser des bobos.

Vingt minutes plus tard, Michael enfonça la porte de l'appartement et toussa pour dire bonjour. Marie pencha la tête puis alla l'enlacer. Michael se dégagea : « Je suis dégueulasse », fit-il en montrant ses doigts

maculés d'huile. Marie se tut. Un jour sur trois, Michael lui revenait dans cet état. « Veliveroo, je commence à en avoir... », maugréa Michael en agitant la main à hauteur du front. Il se débarrassa de ses affaires, alla dans la chambre puis reparut en caleçon. « Qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda doucement Marie, mais le seul bruit qui fit écho à sa question fut celui de l'eau qui se répandait sur le fond de la baignoire.

« Où sont les enfants ? » demanda Michael en se séchant. « Ils sont couchés », répondit Marie un peu contrariée. Michael se souvint alors qu'on était vendredi et se gratta le nez. Pour la première fois depuis deux heures, Michael renonça un moment à maudire ce taxi qui avait manqué de l'emboutir dans ce fichu piétonnier. Il se sentit mauvais et demanda à Marie comment s'était passée sa journée. Celle-ci avoua être heureuse que ce fût vendredi soir. Le dentiste n'avait pas trouvé pourquoi Daphné avait mal, mais il en avait profité pour lui enlever une dent prête à tomber. Au centre provisoire d'hébergement, les gamins avaient été particulièrement agités. « Ce déménagement, mon Dieu, tu ne peux pas imaginer le bordel... » Marie se pencha sur l'épaule de Michael. « La moitié des familles se plaignent, fit-elle, il y a toujours quelque chose qui ne va pas. Ceux qui parlent anglais et viennent du Soudan, tu sais, ils refusent d'emménager parce qu'ils ont trouvé une croix sur le mur et qu'on la voit encore parce que le mur a changé de couleur... Et puis, certains Syriens ne veulent pas m'obéir : je suis obligée de transmettre mes directives à Peter... C'est un vrai casse-tête. »

Michael se sentit coupable. Il enlaça son épouse et la tête de Marie s'inclina dans son cou. Bientôt, Michael perçut une chaleur sur son épaule. La respiration de Marie était saccadée et Michael prit son visage dans ses mains. Elle renifla un peu puis s'expliqua : tout à l'heure, dans la voiture, Mathieu lui avait demandé pourquoi il n'était pas beau. Marie ne s'attendait pas du tout à ça et elle avait eu l'impression de mal réagir. Michael gonfla le ventre et lui assura qu'il parlerait à Mathieu demain. Il prit un air viril et embrassa Marie sur le front.

Michael se rappela qu'il devait absolument dire à Marie qu'il avait utilisé sa carte de crédit pour payer ses réparations la semaine passée, mais il sentit à nouveau que ce n'était pas le bon moment. Qu'à cela ne tienne, il lui en parlerait demain.

Michael mit à chauffer les spätzle aux oignons. L'odeur du fromage fondu lui faisait beaucoup de bien à l'âme et c'était le parfum du bonheur. Il s'assit à la table et attaqua le plat sans perdre une seconde. Après s'en être mis plein la lampe, Michael erra dans l'appartement. Marie se maquillait dans la salle de bain et Michael la regarda en silence. Quand elle en eut fini avec le crayon, elle mit du bleu sur ses cils puis se tamponna du fard sur les pommettes. Michael prit sa femme par la taille et respira ses cheveux. Il essaima des baisers dans son cou puis descendit jusqu'à ses hanches. Marie se laissait faire sauf qu'elle tirait la langue dans le miroir.

Le smartphone de Michael vibra et il se rappela soudain son shift épouvantable. Michael pensa à la soupe qui s'était renversée et sourit. Pourquoi diable

avait-il été de si mauvais poil ? Il songea aux faciès des bobos en terrasse qui le regardaient éponger son sac et il rit de bon cœur. La colère lui semblait si loin, comme quelqu'un qui hurle à cent kilomètres.

Michael prit son smartphone et répondit au message d'Arnaud. Il écrivit que c'était très grave qu'il arrive dans vingt minutes. Michael était content de voir son ami, et le nombre extravagant de smileys qu'il joignit à son message ne laissa planer aucun doute sur son enthousiasme. Bientôt, la sonnerie retentit et Michael alla ouvrir. Il manqua d'embrasser une pauvre jeune femme qui eut l'idée malencontreuse de se présenter en premier. « Ne t'inquiète pas, fit Marie à l'inconnue ébranlée, mon mari t'a prise pour un autre ! » Arnaud suivait de près et fonça sur Michael, ce qui manqua de les renverser tous deux.

L'amie d'Arnaud était très maigre et portait à son bras gauche un bracelet fluorescent. Arnaud expliqua qu'ils s'étaient rencontrés une semaine plus tôt au salon-lavoir : « J'ai immédiatement flashé sur ses culottes. Ses chaussettes n'étaient pas mal non plus. »

Les bâtonnets apéritifs furent rompus et l'Asti fut versé. « Aux frères Lumière », fit Arnaud à Alicia. Michael demanda qui étaient ces frères et Alicia répondit qu'elle venait de décrocher un boulot au *Top Kino* comme programmatrice. « Qu'il est bon de s'entourer de gens cultivés » fit Arnaud avec un petit sourire en coin.

Michael aimait Arnaud et son enthousiasme parfois déplacé. Il l'avait rencontré lors de son premier jour chez Veliveroo. Dans le garage en préparant son matériel, Arnaud lui avait donné quelques astuces qui

s'avèrent salutaires, comme d'avoir toujours un paquet de mouchoirs sur soi en cas d'accident de pizza. Fils de diplomate, Arnaud possédait un bachelier en sciences politiques. Il avait expliqué à Michael qu'il avait tout plaqué le jour où il avait compris qu'il accomplissait le rêve de ses parents. Michael n'était pas parvenu à déterminer s'il plaisantait. D'ailleurs, on ne savait jamais vraiment quand il était sérieux et quand il ne l'était pas. Dernièrement, Arnaud répétait à qui voulait l'entendre qu'il faisait Veliveroo pour montrer à ses parents combien ils avaient raté son éducation.

Michael aimait beaucoup Arnaud mais son arrogance était une source régulière d'embarras. Bien souvent, Arnaud se montrait véritablement méprisant avec les autres livreurs. Malgré qu'il avait quitté le milieu privilégié de ses parents qu'il critiquait tant, il continuait à se sentir supérieur. Quand Arnaud avait une crise d'amour propre, Michael se faisait un devoir de le ramener sur Terre. Il lui suffisait par exemple de lui demander comment s'était passé son shift et s'il avait eu un accident de pizza aujourd'hui. Michael avait remarqué qu'Arnaud prenait des postures d'intellectuel quand il était en bonne compagnie. Plus la compagnie était jolie, plus il portait la main au menton. Quand Michael lui demandait combien de livraisons il avait faites aujourd'hui et que la main d'Arnaud glissait lentement de son menton pour aller pendre mollement sur le côté, c'était tellement drôle que Michael ne pouvait se retenir de rire.

S'ils se taquinaient souvent, Michael et Arnaud étaient comme les doigts d'une main. La Bruyère avait raison de dire que l'amitié se nourrit de divergences sur

fond de même morale. Ces mots venaient d'Arnaud et Michael aimait les citer avec un peu de malice. Sans doute l'un était fasciné par les manières de l'autre, tandis que l'autre était attiré par la simplicité de l'un.

« Daphné se plaît bien au Kindergarten, expliquait Marie, mais ça coûte cher.

– Comme on dit en Libye, répondit Arnaud en faisant tourner son verre, mieux vaut un cœur sans soucis qu'une bourse pleine de sous.

– Comme dit le Jap' du coin, "Sushi ou pas sushi, voilà la question" », commenta Michael en savourant sa saillie.

La fille au bracelet fluorescent poussa des petits hoquets mais ça devait être son rire. Arnaud faisait semblant de ne pas être vexé. Il décocha à Michael un regard un peu condescendant et éclusa son Asti.

« Vous avez vu la vidéo ? fit Michael qui voulait se racheter.

– Quelle vidéo ? » demanda Marie.

Michael passa le spot publicitaire où on voyait Arnaud faire le « V » de la victoire. Arnaud prit un air dédaigneux mais on voyait bien qu'il était flatté dans son orgueil. Marie fit montre de son enthousiasme :

« Génial, fit-elle, et voilà l'as de la bicyclette !

– L'enfant prodige, ajouta Michael, moqueur.

– Je comprends ton amertume. Tu n'es pas si repoussant, tu sais... » riposta Arnaud.

Soudain, une blonde apparut dans la vidéo et se mit à pédaler aux côtés d'Arnaud. Michael déclara qu'elle avait de jolies jambes uniquement pour voir la grimace que ferait Marie. Marie ne se démonta pas : « Plus

jeunes que les tiennes », répliqua-t-elle durement. Elle voulut ajouter quelque chose puis se rétracta.

Une inévitable discussion sur Veliveroo s'ensuivit. Marie partit fumer une cigarette à la cuisine tandis qu'Alicia triturait son bracelet fluorescent dans le canapé.

« Ça te plaît de travailler chez Veliveroo ? demanda-t-elle à Michael.

– Ça va, la paie n'est pas excellente mais bon il y a pire.

– Mais regardez-moi cet innocent ! s'indigna Arnaud.

– Quoi ? fit Michael. On gagne huit euros de l'heure. C'est juste les réparations qui coûtent cher...

– Si tu savais... fit Arnaud en se prenant la tête dans les mains. Même les fonctionnaires qui travaillent moins que toi et gagnent plus ont des congés payés, la sécurité de toucher un salaire quand ils sont malades et en plus ils économisent pour leur retraite !

– Nous au moins on a des boissons gratuites... Enfin, on avait... » fit Michael d'un air songeur.

Arnaud était tout à fait scandalisé et Alicia se pencha sur son oreille :

« Tu vois, fit-elle en fixant Michael d'un air coquin, ton ami prend son bonheur où il est.

– Tu vois, fit Arnaud qui passait le bras derrière Alicia tout en considérant Michael, ça c'est une fille qui sait parler aux hommes. »

Alicia prit alors triomphalement la direction de la cuisine et Arnaud posa sur Michael un regard sérieux :

« Le néolibéralisme, déclara Arnaud qui ne s'arrêtait jamais quand il commençait, c'est je hais l'autre de tout

mon cœur. Je le hais et je l'enfume et je lui marche dessus le cœur léger et il n'y a pas de quoi fouetter un chat car c'est ce que tout le monde fait. »

Michael hochait la tête car c'est ce qu'il y avait de mieux à faire en la circonstance, il connaissait bien Arnaud quand il était comme un carter trop plein et que la vidange ne pouvait pas attendre.

« Le plus curieux, continuait Arnaud avec un petit sourire en coin, c'est que cette religion de la haine a besoin de l'autre car l'autre c'est le pognon pour soi. C'est là le piquant de l'histoire, car pour se hisser sur l'autre il faut d'abord lui serrer la main pour qu'il signe le contrat.

« Alors voilà notre monde actuel avec les poignées de main solennelles, les bousculades pendant les soldes et les jurons dans les bagnoles. Voilà où nous en sommes. Voilà où en est l'Homme. »

Trois disques plus tard, Arnaud dansait avec Marie au salon et Michael rejoignit Alicia à la cuisine. La jeune femme se faisait un cocktail au rhum avec du sucre de canne et du citron vert.

« Qu'est-ce que tu lui trouves ? » demanda Michael en désignant Arnaud qui dansait la Macarena.

– T'es jaloux ? fit-elle sans se décontenancer.

– J'aime bien tes cheveux... »

Michael contemplait le bracelet fluorescent.

« ...tes bras, ton visage... tes chaussettes... »

La fille pouffa et menaça Michael avec la moitié de citron vert qu'elle avait à la main. Michael recula, se servit de rhum pour faire contenance puis voulut complimenter ses coudes mais Alicia avait disparu.

Cela pourrait surprendre, mais Michael n'avait jamais pensé à tromper Marie. Les filles sont belles mais sans Marie il n'était rien et Michael le savait bien. Il aimait quand même flirter, il n'y a rien de mal si ça ne va pas plus loin et ça n'allait jamais plus loin.

Michael retrouva tout le monde au salon et, par deux fois, Marie l'invita à venir danser. Elle se penchait sur lui et jouait avec le col de sa chemise. « Si tu reviens encore, je te balance par la fenêtre » déclara-t-il d'un ton provocateur. Dans la lumière des bougies, Michael trouva Marie belle comme au premier jour. Il se souvenait de son envie d'elle la première fois qu'ils avaient dîné ensemble, de sa faim de ses lèvres et de ses joues et de ses yeux. Pressée par Arnaud et Alicia, Marie mimait un profond dépit, prit ses deux compagnons par le bras et alla augmenter le volume de la sono.

Une bière à la main, Michael observait les acrobates amateurs qui ressemblaient davantage maintenant à des cascadeurs. Alicia était vraiment maigre et on voyait l'os de sa hanche bouger quand elle dansait. Michael n'aimait ni danser, ni parler, il préférait regarder. Depuis qu'il était en âge de boire et de regarder les filles, il appréciait ces deux choses, de préférence en même temps. Derrière la nuque d'Alicia, dans le clair-obscur coloré, il y avait Arnaud qui souriait. Michael décocha à Arnaud un clin d'œil peu discret. Arnaud regarda en l'air, fit semblant de ne pas comprendre et glissa quelque chose à l'oreille de la jeune femme.

C'est à cet instant qu'apparut Daphné suivie de Mathieu. Michael prit un air compréhensif et alla

ramener les deux petits zombies dans leur chambre. Marie diminua la musique et fit signe qu'il fallait être sérieux maintenant puis elle reprit la danse des canards comme si de rien. À côté d'elle, Arnaud embrassait une fille longue et maigre qui portait un bracelet fluo au bras gauche.

Une heure et deux apparitions de Daphné plus tard, Arnaud et Alicia étaient partis et le salon ressemblait à une zone de guerre. Marie était affalée dans le canapé, elle avait trop bu. De temps en temps, elle sursautait et Michael ne pouvait s'empêcher de sourire tant l'image de son épouse en proie au hoquet était adorable. Michael souriait bêtement et Marie fronça le sourcil : « Tu la trouves jolie ? » Michael demanda à Marie de qui elle parlait. « J'ai vu comment tu la regardais » fit Marie entre deux hoquets. Marie le fixait avec ces yeux qu'il connaissait bien, ceux avec plein d'éclairs dedans. Malgré le comique de la situation, Michael sentit bien que ce n'était pas le moment de plaisanter. Il prit la main de Marie et répondit que oui, il la trouvait jolie mais que sa femme était cent fois plus belle et qu'il n'y avait pas à comparer. Marie se leva alors avec un mouvement de fierté et manqua de trébucher contre la table basse car elle s'était élancée du mauvais côté de la pièce.

5.

Au matin, Michael retrouva Marie dans des draps défaits. Elle était couchée sur le ventre, la tête sous l'oreiller, et son sommeil était à ce point profond qu'on aurait dit qu'elle n'allait pas se réveiller aujourd'hui.

Elle n'avait pas changé, elle dormait toujours comme un gros bébé. Michael caressa son épaule qui dépassait des draps et grimaça. Ça cognait là-dedans, il avait mal aux yeux mais les jambes de Marie lui faisaient envie.

Marie demanda l'heure et Michael répondit que c'était samedi. Elle se plaignit et Michael lui caressa les tempes. Unis par une même gueule de bois, ils s'embrassèrent et leurs cœurs s'accéléchèrent. Michael grimpa bientôt sur Marie puis tenta d'enlever son pyjama avec les dents. Marie l'aida en souriant. Quelques sous-vêtements en moins plus tard, Michael passa la main entre les jambes de Marie. C'était doux et chaud comme les vacances.

Derrière la porte, Daphné se lamentait. Elle les accusait tous deux de ne pas s'occuper d'elle. Les mots « cruels » puis « mauvais parents » furent prononcés. Marie ferma les yeux puis éclata de rire.

Tous deux enfilèrent des vêtements souples et allèrent ouvrir la porte. Daphné leur fit une telle fête que Michael oublia aussitôt la douceur de Marie dont il ne verrait pas la couleur aujourd'hui. Il prit Daphné par les bras et, comme elle le lui demandait, lui fit faire un tour sur elle-même. Depuis Mathieu, ce jeu le fatiguait mais rien ne valait la joie qu'il cueillait dans les yeux de sa cadette. Mathieu, quant à lui, lisait dans sa chambre. Concentré sur un ouvrage de trois pages qui traitait de la douleur d'être privé de dessert, il les salua distraitement avant de reprendre sa lecture.

« Comment va Mamie ? » demanda Michael. Daphné répondit qu'ils avaient fait des dessins. « Montre ta dent » fit-il, et Daphné montra le trou dans sa gencive. « C'est où que tu as mal ? » La petite indiqua l'endroit.

« Le dentiste dit que c'est probablement musculaire », expliqua Marie. « Il dit que Daphné doit arrêter de contracter sa mâchoire. – Comment ça ? » s'étonna Michael. Marie expliqua qu'elle faisait « ça » comme grimace depuis qu'elle avait vu ça dans un film.

Marie s'habilla et déjeuna en vitesse. Avant de partir, elle alla trouver Michael dans le couloir et lui rappela d'aller parler à Mathieu.

« À quelle heure est ton shift ? demanda-t-elle en enfilant sa veste.

– 16h30.

– Ok, fit-elle. Les déménageurs quittent le centre à 14h, je peux passer après rapido chez *Rotknopf* ? »

Marie embrassa Michael et referma la porte avant qu'il ait le temps de dire oui. Depuis le jour où ses copines d'école avaient pâli d'envie devant la nouvelle robe que lui avait offerte sa mère, Marie était fascinée par les vêtements. Depuis lors, elle voyait le monde comme un gigantesque magasin de prêt-à-porter. Michael avait beau lui répéter que ses vieux t-shirts lui allaient encore, que le trou dans son pull ne se voyait pas, Marie revenait quand même le samedi soir avec un nouveau t-shirt et un nouveau pull-over.

Quand elle partait le samedi après-midi faire les magasins, Michael avait une pensée pour les petites mains qui s'affairaient derrière. Un jour, Arnaud avait expliqué que H&N c'était comme Veliveroo : en habituant les gens à des prix cassés, ces enseignes condamnaient les employés du secteur à la précarité. Michael n'était pas tout à fait d'accord : on ne pouvait pas comparer, le salaire était décent chez Veliveroo,

c'est juste qu'ils devraient fournir le matériel. Depuis quelques années, Marie achetait des robes fabriquées en Europe dans des boutiques du 7^e arrondissement et Michael avait un poids en moins sur le cœur.

Michael se servit un verre de jus d'orange et se dirigea vers la chambre des enfants. Couché sur le ventre, la tête dans son livre, Mathieu n'avait pas bougé d'un millimètre. Seule la page du livre avait changé et c'était un peu comme un jeu des sept différences. La pièce était silencieuse et sentait bon la lessive fraîche. Michael s'assit à côté sur le lit et demanda si ça dérangeait. Mathieu répondit que non et poursuivit sa lecture.

« Mon petit Mathieu... » fit Michael, et le jeune lecteur leva prudemment les yeux vers son père.

« On m'a dit que tu avais fait forte impression l'autre jour à l'école.

– Qui a dit ça ?

– Ta maîtresse. »

Mathieu baissa les yeux.

« Elle m'a dit que tu étais le garçon le plus intelligent, le plus beau et le plus gentil qu'elle connaissait.

– C'est pas vrai...

– Je te jure. Elle m'a dit aussi que tu aimais les brillants. »

Mathieu lança sur son père un regard rempli d'espoir.

« Samedi prochain. On va au magasin, tu pourras choisir.

– En vrai ?

– En vrai. Un comme tu veux.

– Je t'aime, Papa. »

Après avoir résisté un peu, Mathieu finit par se blottir contre son père et ça lui fit comme Noël quand on s'y attend pas du tout. Michael revint à la salle à manger et trouva Daphné devant la télévision. « Tu as faim ? » demanda-t-il, et la petite hocha de la tête. Michael mit quelques tranches de fromage et de charcuterie sur une assiette, alla couper du pain et invita Mathieu à rejoindre Daphné à table.

Après le déjeuner, Mathieu regagna sa chambre et Michael mit ses lampes à charger. Daphné dormait sur le canapé et, en la regardant, Michael sentit son cœur se déchirer sur quelques centimètres. Depuis qu'il travaillait pour Veliveroo, Michael voyait bien qu'il n'y avait rien de plus précieux qu'une famille. Il songea aux jeunes gens qu'il avait rencontrés hier et surtout au Français avec son casque trop petit. Michael se reconnaissait dans ce jeune garçon un peu benêt, enfin c'était avant qu'il rencontre Marie et qu'il découvre le bonheur d'être papa.

À cet instant, Michael se rappela qu'il devait tirer au clair ce qui n'allait pas avec la nouvelle application mise à l'essai hier. Après s'être fait un espace entre les restes du déjeuner, Michael alla chercher dans des forums pourquoi cette application ne fonctionnait pas sur son smartphone – il avait encore une semaine, mais pourquoi faire demain ce qu'on peut faire aujourd'hui, c'est ce que disait toujours son père. Michael en profita pour ouvrir sur son téléphone le fil *WhatsApp* du dispatching de Veliveroo. Il y découvrit un message, daté d'il y a deux heures, qui informait tous les livreurs que la nouvelle application remplaçait dès aujourd'hui l'ancienne.

« Ce n'est pas correct », pensa Michael. Qu'ils mettent à jour l'application, très bien, mais ils devaient lui laisser du temps. « Ils avaient dit qu'on aurait une semaine, ils ne peuvent pas décider ça ainsi » se dit Michael et il songea qu'ils n'oseraient jamais faire une telle chose au Tour. « Il y a parfois des imprévus, c'est vrai, comme la manifestation des sidérurgistes à Fontaine-au-Pire en 1982, mais alors on annule. »

Michael respira profondément et se convainquit qu'il allait résoudre le problème. Après tout, c'est lui qui avait installé tout seul la première application, il y a deux ans, il n'avait pas eu besoin d'aide même quand il avait fallu désactiver la protection des données. Il comprenait qu'il échange sa position avec Veliveroo, au début ça l'embêtait un peu mais bon les clients aimaient suivre les déplacements des livreurs dans la rue, ça devait leur donner l'impression de faire du sport.

6.

Une heure plus tard, Daphné se frottait les yeux et demandait où était Maman.

« Maman va arriver », répondit Michael en louchant sur son smartphone qui indiquait que le chargement avait échoué. Face à lui, sur son ordinateur, un fil de forum expliquait que l'OS de son téléphone ne pouvait pas supporter la version du nouveau software.

« On joue aux Kaplas ? fit Daphné avec des yeux brillants.

– Papa n'a pas le temps. Tu demandes à Mathieu ? », ajouta-t-il avec plus de douceur.

Le shift de Michael commençait dans deux heures et il se demandait bien comment il allait faire pour changer le système d'exploitation de son smartphone. Pas le choix, apprenait-il sur *commentcamarche.net*, il devait acheter un nouveau téléphone portable.

Michael contacta le dispatching et annonça qu'il annulait son shift. Daphné le regardait d'un air triste depuis le canapé, il contempla ses lampes qui chargeaient et fut pris d'une colère douloureuse tellement elle était intense. Acheter un nouveau téléphone portable ?! Il n'avait même pas les moyens de payer ses propres réparations ! La semaine passée, il avait dû subtiliser la carte de crédit de Marie comme un voleur... Il songea à Arnaud qui répétait que c'était un scandale de ne pas avoir de congés, qu'il perdait deux heures par jour à se préparer, qu'il ne bénéficiait d'aucune couverture sociale et que s'il faisait un accident, c'était lui qui payait tout.

Michael commençait à se douter que ça allait finir sur un coup de boule. Il n'était pas mauvais à cet exercice. Sans mentir, il avait acquis dans cette discipline une indéniable réputation à l'école. Le lobe frontal de Michael ne se faisait jamais prier : quand il fallait y aller, il donnait le meilleur de lui-même et nul ne le vit jamais s'y reprendre à deux fois.

Bon Dieu, mais que faisait Marie ? Elle était son ange gardien comme les sauveteurs à la piscine et il avait besoin d'elle. Elle seule savait quoi faire en cas d'épine

dans le pied ou plutôt la jante qui tombait au plus mal comme ça.

Michael déverrouilla son téléphone, appela Marie et lui demanda quand elle revenait.

« Michael, s'écria-t-elle, c'est pas le moment ! »

Michael ne reconnut pas la voix de son ange. Pourtant, il en avait connu des disputes, ou plutôt des discussions comme disait Marie. À la réflexion, il se demandait bien comment il était possible de discuter à trois heures du matin quand Marie aboyait et fumait cigarette sur cigarette dans la cuisine.

« Que se passe-t-il ? demanda Michael qui s'inquiéta soudain pour son sommeil.

– C'est Oma, fit Marie très énervée, elle a foutu Amir à la porte.

– Quoi ?

– Je te rappelle.

– Marie... »

Michael parvint à mentionner qu'il avait besoin d'aide mais Marie avait déjà raccroché. Daphné jouait aux Kaplas toute seule maintenant et Michael sut ce qu'il allait faire. Veliveroo l'empêchait de travailler ? Très bien, il réclamerait l'argent qu'il ne pourrait pas gagner ce soir. Michael fit le compte : 3 x 4 euros, cela faisait 12 euros – il ne comptait même pas les commandes. Il leur faisait aussi cadeau des deux heures qu'il avait perdu pour comprendre qu'il devait s'acheter un nouveau téléphone.

Michael leur réclamerait donc la somme de 12 euros – douze, il trouvait que cela sonnait bien comme chiffre, comme les apôtres et les zodiaques. Son père

disait souvent que les symboles étaient importants, comme la cinquième victoire de Merckx en 1974, après un début de saison désastreux et une absence au Tour en 1973. Comme c'était un cas majeur de symbole, Michael ne se fit pas prier et demanda fermement qu'on lui rembourse ces douze euros dont il avait été privé injustement.

Satisfait du travail accompli, Michael cliqua sur envoyer et savoura cette petite victoire sur l'adversité. Il songea que toute victoire avait son importance, même les plus minimes et qu'elles faisaient la différence à la fin car l'adversité reculait un peu à chaque fois. Il alla se chercher une banane à la cuisine lorsqu'il reçut un coup de téléphone de Marie :

« Mon lièvre, fit-elle, je suis désolée. Comment ça se passe avec les petits monstres ?

– Tout va bien, fit Michael qui était de merveilleuse humeur. Ne t'inquiète pas, mon shift est annulé. »

Marie demanda pourquoi et Michael expliqua. Elle lui dit d'attendre avant d'envoyer un mail et Michael répondit fièrement qu'il l'avait déjà envoyé. « J'ai fait ce qu'il fallait », fit-il et Marie dit que sûrement et qu'il ne fallait pas s'inquiéter. Michael déclara qu'il ne s'inquiétait pas et que les symboles étaient tout ce qu'on avait ici-bas. Il demanda où était Marie et elle répondit qu'elle était en route pour Steinbach.

« Amir a volé de l'argent, dit-elle, Oma l'a foutu dehors.

– Amir ? Volé ?

– Mathilde a appelé la police, les flics arrivent bientôt. Je veux être là pour Maman, elle est sous le

choc, je t'en dis plus tout à l'heure mais là on arrive à Steinbach je dois raccrocher », fit Marie avant que retentisse un son désagréable et métallique.

Michael posa son smartphone et pensa à Amir. Il n'arrivait pas à croire ce que venait de lui annoncer Marie. Amir était un bon petit, il l'avait toujours pensé, et il ne comprenait pas quelle mouche l'avait piqué. Puis Michael pensa à Marie qui lui disait de ne pas s'inquiéter pour son mail et il se demanda bien pourquoi. Daphné promenait un Playmobil sur son château de Kaplas et Michael songea que ça devait être une erreur. Oma était une personne très belle, aussi belle que Marie et ce n'était pas un hasard si c'était sa mère. Oma ne pouvait pas mentir ou faire du mal exprès et pourtant Amir était un bon petit...

Michael entendit le son de sa boîte mail et son cœur bondit. Il sourit en regardant Daphné organiser un bal costumé et s'installa devant son écran d'ordinateur. Le mail était une réponse de Veliveroo, on lui disait « Cher Michael » ce qui était toujours bon signe. Il avait bien fait de faire dans le symbole, il y a un déficit cruel de signalisation aujourd'hui c'est ce qu'Arnaud disait toujours, et à la fin on voit ce que ça donne.

La *human resource director* expliquait qu'elle avait regardé les performances de Michael cette semaine et qu'il n'y avait pas de quoi monter sur ses grands chevaux. Il les avait habitués à mieux et c'était clairement en dessous de sa moyenne. La *human resource director* déclara ensuite qu'il y avait trop de livreurs en ce moment. Suite à son mail agressif, à son absence au shift ce soir et à ses performances, elle n'avait pas d'autre choix : au nom du *director*

managment executif chief, elle invitait Michael à remplir un formulaire de mise à pied.

Michael se rendit à la cuisine mais une fois arrivé il se demanda ce qu'il faisait là. La tête lui tournait, il n'arrivait pas à se concentrer. Les idées venaient et disparaissaient dès qu'il voulait en faire quelque chose.

« Quand c'est qu'on mange ? J'ai faim, protesta Mathieu.

– Maman arrive bientôt, fit Michael.

– Quand ? »

Michael s'assit sur le canapé et vit que tout était flou autour. Daphné vint sur ses genoux et se mit à jouer avec la clé USB qui traînait sur la table. Elle prenait un plaisir manifeste à la décapsuler et recapsuler sans cesse.

« Elle est où maman ?

– Maman est chez Oma.

– Elle revient quand ?

– Bientôt. »

Michael savait bien qu'il y avait moins de commandes en ce moment. Le redoux printanier, après ce rude hiver, invitait le bobo à se rendre lui-même au restaurant. Le *director managment executif chief* en était conscient, mais il ne parlait jamais de l'entreprise concurrente, *Ulcer Food*, qui venait de s'installer à Vienne et qui grandissait à vue d'œil. *Ulcer food* proposait un service très similaire et, depuis quelques jours, le nombre de livreurs habillés tout en noir avait considérablement augmenté. Michael ne savait pas s'il fallait les saluer eux aussi quand il les croisait. Les

autres livreurs de Veliveroo ne les saluaient pas alors il ne le faisait pas non plus.

La première fois que Michael reçut un message détaillant ses performances, il y a un mois, il s'était demandé pourquoi ça intéressait soudain Veliveroo. On lui avait dit que c'était pour s'améliorer et Michael s'était dit que c'était une bonne idée. Il savait qu'il était à deux doigts d'être l'employé du mois et se réjouissait que son employeur lui donne les moyens d'y parvenir.

Aujourd'hui, Michael commençait à se douter que ce n'était pas l'objectif premier de Veliveroo. Il est vrai toutefois que ses performances cette semaine laissaient un peu à désirer. Mercredi, les temps d'attente avaient été particulièrement longs. Quant au vendredi matin, avec la série des longues distances et son frein qui avait explosé en pleine livraison... Enfin, le soir avec les retards des pizzerias et puis cette fichue soupe mal emballée...

Pour ne rien arranger, les habitudes de Michael sous-évaluaient ses performances réelles. Il y a quelques jours, sa capitaine avait expliqué sur WhatsApp qu'il valait mieux cocher « pick up » le plus tard possible, quand on était sur le vélo prêt à démarrer. D'autre part, il fallait cocher « drop off » dès qu'on était entré dans l'immeuble. De cette façon, la vitesse de livraison, qui était calculée entre ces deux moments, était la plus haute possible. Michael, qui cochait « pick up » dès qu'il recevait la nourriture et « drop off » après délivrance du paquet, perdait ainsi 5 à 10 km/h en moyenne pour chaque course.

Un brouillard épais était tombé sans prévenir et Michael ne reconnaissait plus son appartement. Il ne

savait plus s'il avait décidé de se faire un café ou d'aller débrancher ses lampes parce qu'elles ne serviraient plus de toute façon. Daphné se plaignait qu'elle avait faim ou froid ou chaud ou qu'elle voulait dormir et Michael revint soudain à lui. Il devait garder les idées claires. Il devait réagir. Il le fallait.

Il aurait tellement voulu que Marie soit là. Son ange gardien savait toujours quoi faire en cas d'adversité de ce genre, quoi dire et quoi écrire. Marie n'était pas là et Michael se sentait minuscule face à cette adversité tombée du ciel sans s'expliquer. Son ange ne répondait pas, elle devait être encore à Steinbach. Michael se concentra pour penser comme Marie ; il alla chercher des fraises au frigo pour faire comme elle puis songea qu'il fallait répondre maintenant, qu'il ne pouvait pas attendre demain car l'adversité ne se faisait jamais prier.

Daphné sur les genoux, Michael se retroussa les manches et composa le plus beau mail de sa vie. La petite hoquetait sur son doudou et Michael expliqua combien il avait besoin de ce travail. Il décida d'ouvrir son cœur à la *human resource director* et de ne rien lui cacher : il s'excusa trois fois, revint sur ses mauvaises performances et avoua qu'il n'aurait pas dû dire ce qu'il avait dit. Il ajouta qu'en début de shift il restait parfois un peu trop longtemps à regarder les filles, il sentait bien que c'était le moment de mettre ses tripes sur la table, mais qu'après il rattrapait son retard et que les clients n'y voyaient que du feu. Il conclut son mail en disant qu'il était prêt à tous les sacrifices pour les gens aisés qui ne voulaient pas descendre les escaliers pour aller au restaurant. Qu'il ne se dévouait

pas seulement parce qu'il avait deux enfants mais parce que Veliveroo était l'artisan de lendemains à la hauteur de l'Homme. C'étaient les mots d'Arnaud quand il parlait à des jolies filles et la *human resource director* était aussi une fille alors il ne perdait rien à essayer. Daphné avait arrêté de pleurer et Michael était soulagé. Pour être sûr, il ajouta une dernière fois qu'il s'excusait à la fin, dans le P.S., ça montrerait bien sa bonne volonté.

Michael cliqua sur « envoyer » puis soupira. Il déposa Daphné par terre et alla ouvrir une bière à la cuisine. Il prit une casserole et fit revenir les restes de spätzle de la veille dans du beurre avec des lardons. C'était un truc de sa mère car jeter c'est gaspiller et puis Daphné en raffolait.

Vingt minutes plus tard alors qu'il débarrassait la table, il entendit une notification provenant de son téléphone. Ça devait être Marie. D'une humeur à sourire aux automobilistes, Michael alla voir Mathieu qui avait regagné sa chambre et lui proposa de jouer ensemble au jeu de l'oie qu'il avait fabriqué. Mathieu réfléchit puis accepta. Il arriverait après avoir fini sa page.

Par acquit de conscience, Michael alla consulter ses mails. Surpris, il découvrit que la préposée lui avait déjà répondu. « Les lendemains à la hauteur de l'Homme », se dit-il en revoyant Arnaud avec ses yeux brillants, ça marche à tous les coups. Michael vit qu'il y avait un document attaché au message. Lorsque Mathieu poussa la porte du salon, son jeu de l'oie à la main, il découvrit son papa immobile devant son ordinateur qui ne répondait plus. Face à lui, un

message du *director managment executif chief* l'informait qu'à dater du 1er mai, son nom serait supprimé de la base de données. Qu'il l'invitait à rendre son sac isotherme, qu'il récupérerait sa caution et qu'il pouvait garder la batterie externe – c'était un cadeau de Veliveroo.

Michael ne savait pas que Veliveroo ne pouvait pas véritablement le licencier puisqu'il était indépendant. Cependant, ils pouvaient l'empêcher d'avoir des shifts, ce qui revenait au même. Michael regarda la veste rose fushia qu'il avait payée 100 euros deux ans auparavant et décida qu'elle ferait une tenue parfaite pour aller mettre les poubelles en hiver.

On sonna à la porte, c'était Marie. Les yeux rouges, Marie se précipita sur Michael et lui souffla qu'elle était désolée. Michael répondit que ce n'était rien. Elle demanda si les enfants avaient mangé et Michael dit que oui et qu'ils pouvaient aller au lit.

Marie enleva ses chaussures, se servit un verre de rouge et se laissa tomber dans le canapé. Mathieu faisait un peu la tête mais il voyait bien que ce n'était pas le moment. Marie expliqua que Amir avait volé 400 euros mais Oma ne voulait pas que la police le sache, car sinon il ne trouverait plus jamais de foyer. Depuis deux semaines des choses disparaissaient, ça lui avait mis la puce à l'oreille et elle avait fini par penser... Alors elle avait placé un portefeuille dans la commode de sa chambre, elle avait compté plusieurs fois les billets et elle avait mis un foulard autour du portefeuille. Quelques jours plus tard, le foulard était toujours en place mais l'argent avait disparu.

Marie avait fini par croire sa mère et elle respectait sa volonté de ne pas en parler aux policiers. Oma avait donc dû se résigner à se plaindre du comportement d'Amir sans mentionner le vol, qu'il n'aidait pas et s'était montré insolent. Les policiers avaient fini par acquiescer, mais alors qu'ils s'apprêtaient à partir la voisine d'en face avait protesté : « Tu ne peux pas en prendre un puis le jeter », s'était indignée Ingrid qui faisait partie du comité de quartier. Steinbach était une petite cité de la banlieue de Vienne et on connaît la vitesse du qu'en-dira-t-on dans ces cas-là. Le mari d'Ingrid avait ajouté que ça ne se faisait pas de traiter les gens comme ça et Oma avait répondu qu'ils prennent quelqu'un avant de juger. Marie avait essayé de défendre sa mère mais la situation avait rapidement dégénéré et elle s'était clôturée par des insultes une fois les policiers partis.

Michael demanda ce qu'allait devenir Amir et Marie expliqua qu'il retournerait au centre : « Il reste une chambre, fit-elle, celle avec la croix. » Marie avoua que Oma n'était pas toujours facile à vivre mais qu'elle ne comprenait pas... Michael répondit que lui non plus... Mathieu dit que c'était peut-être à cause du papa d'Amir et Marie dit que peut-être mais qu'on ne savait pas.

« Et toi, comment ça va ? fit Marie en prenant le bras de Michael.

– Ça va », répondit Michael qui voyait lui aussi que ce n'était pas le moment.

7.

Le surlendemain, Michael pédalait et c'était vraiment ce qu'il aimait le plus après Marie. Il était confiant. Ils étaient sérieux chez Ulcer Food. Ce n'était pas comme Veliveroo. Au début, Michael n'aimait pas Ulcer Food, mais il s'était renseigné. En heure de pointe, ils payaient mieux. Et puis, eux ne faisaient pas semblant d'être *cool*. Ils ne prétendaient pas que le travail était *fun*. Leurs vestes n'étaient pas roses, elles étaient noires – comme l'ampleur du travail. Enfin, il se donnerait du mal pour une compagnie qui lui voudrait du bien. Sa destinée était claire comme une coulée de roche et Ulcer Food lui en donnerait les moyens. Le Tour de France n'était pas loin, Michael savait reconnaître les signes, même quand ils étaient mal éclairés. Dans deux semaines, il y avait une grande course près de Salzbourg. Peut-être arrivera-t-il cette fois à quitter le peloton. Si Ulcer Food paye mieux, il pourra se payer un masseur – ça, ça ferait la différence. Le siège d'Ulcer apparut et Michael salua deux jeunes gens habillés en noir avec respect. Il mit son vélo contre le mur et songea à une phrase qu'il avait entendue un jour, il ne se rappelait plus où et qui parlait du travail. C'était sans doute une phrase d'Arnaud, ou de son père... Tandis qu'il poussait la porte de la multinationale et qu'il serrait la main de son futur patron, son franc tomba. Michael sourit : « Arbeit macht frei », c'était ça, « Le travail rend libre. »

Vincent Dero

www.vincentdero.com